

Le Mouvement social : bulletin trimestriel de l'Institut français d'histoire sociale

Institut français d'histoire sociale. Le Mouvement social : bulletin trimestriel de l'Institut français d'histoire sociale. 1961.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

mique syndicale autonome, de plus en plus vivace : c'est en 1913 que sont créés le Comité intersyndical, l'Intersektionen byuro où se retrouvent tous les affiliés à la CGT et le « premier journal ouvrier juif », *Der Idisher arbayter*, qui célébrera le 4 juillet 1914 son vingt-cinquième numéro. Cette vitalité va à contre-courant de la crise de la CGT à la veille de la guerre. Elle renforce le point de vue selon lequel cette crise correspondit en fait à une mutation dans les bases du syndicalisme : fléchissement des ouvriers professionnels, montée des services, publics ou privés, et, ici en tout cas, essor de la petite industrie en sous-traitance. Nancy Green ne pose pas le problème, mais elle nous donne tous les moyens de le poser.

Madeleine REBÉRIOUX.

Léon et Maurice BONNEFF. — **La vie tragique des travailleurs.** Nouvelle présentation de Michelle PERROT. Paris, Études et documentations internationales, 1984, 269 pages.

En 1908 paraissait *La vie tragique des travailleurs* des frères Bonneff, deux journalistes socialistes issus d'une famille de brodeurs de Haute-Saône. Dans un contexte social particulièrement tendu (la grande vague de grèves de 1906), ce travail s'intégrait dans une démarche située au confluent de la recherche historique, de la topographie médicale, du modèle leplayiste et de ses épigones, de l'impact philosophique et politique de la sociologie durkheimienne, des introspections souvent positivistes du mouvement ouvrier lui-même, enfin, de l'institutionnalisation de l'enquête statistique sociale... Long cheminement que ne pouvait évidemment mesurer la préface de l'édition originale due au libertaire Lucien Descaves.

Michelle Perrot, dans une nouvelle présentation, donne donc au tragique des Bonneff toute sa dimension. Les Bonneff ont travaillé comme *reporters* et comme *témoins*, « metteurs en scène » de la vie et de la mort des travailleurs de la grande industrie (tisseurs, travailleurs du fer et du feu), des chantiers de la petite industrie et du travail à domicile. Les mineurs de houille dont Michelle Perrot rappelle la place privilégiée dans l'imaginaire social (1) sont exclus de cette étude.

En faisant l'inventaire des lieux de travail (souvent des établissements insalubres) et des modes de production, les Bonneff ne cherchaient pas tant à décrire les gestes, les techniques, les méthodes de travail qu'à dénoncer l'atelier, le chantier, l'usine comme antichambre et espace de la mort. « Où est le corps, là est la mort » dit le proverbe populaire. Leur ouvrage n'est pas un catalogue des maladies professionnelles et des accidents du travail mais un regard plus qu'hygiéniste sur le corps et les « stigmates douloureux » de « l'usure au travail » (2), sur la morbidité et la mortalité du « peuple d'usine » (p. 29). *La vie tragique des travailleurs* se lit comme une géographie infernale, un itinéraire dantesque où se succèdent les cercles de travail/de souffrance/de supplices : les « abattoirs d'hommes » (p. 99) des verreries surchauffées, les aciéries du bassin de Longwy où « le corps-à-corps du fil d'acier coupe en deux l'homme qu'il enlace » (p. 95), souvent un jeune Italien, prolétaire immigré (3) ; les ateliers-cloaques des meuleurs où le corps exsude (4), le véritable « caveau » des « égouts qui pleurent » (p. 146-150) où la folie guette..., etc. La fascination pour les condamnés du travail s'accompagne d'une fascination anthropomorphique et quasi futuriste pour la machine : le laminoir a des lèvres qui vomissent

(1) E. CARASSUS, *Les grèves imaginaires*, Toulouse, CNRS, 1982. Voir notamment le chap.IV, p. 83 : grèves de mineurs.

(2) Numéro spécial du *Mouvement social* sous la direction d'Alain COTTEREAU, *L'usure au travail*, n° 124, 1983.

(3) Voir G. NOIRIEL, *Longwy. Immigrés et prolétaires 1880-1980*, Paris, PUF, 1984.

(4) A. CORBIN, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982. Lire notamment les chapitres sur « La puanteur du pauvre » et « Rires en sueur ».

l'acier, la pierre de meule mange les outils et les hommes, les gueulards des hauts fourneaux, quand ils explosent, engouffrent les corps comme des Baal déchaînés... Une seule issue pour ces ouvriers marqués, « matriculés » (p. 127) : « la mort qui délivre » (p. 97) !

Par opposition, quelques figures rédemptrices sont dessinées, idéalisées ; ce sont celles de syndicalistes, Merrheim pour les métaux, Charles Delzant pour les verriers, Jules Larminier pour les égoutiers, Keufer chez les typos. Analysant les causes de l'hécatombe ouvrière, les Bonneff insistent beaucoup sur *la baisse des salaires* à l'origine de tous les maux des parias du travail, faisant un écho très réaliste aux revendications syndicales de l'époque (salaire et durée du travail), ce qui les amène, pour répondre à ces maux, à exalter avant tout la syndicalisation, *l'organisation ouvrière*.

Depuis cette contribution militante, les historiens (Yves Lequin sur les ouvriers de la région lyonnaise), les sociologues (Marcel Mauss sur les techniques du corps), les anthropologues, ethnologues, les médecins... se sont largement penchés sur les empreintes du travail sur les corps, leurs blessures et leurs cicatrices, mais cette réédition vient réinsérer l'œuvre des frères Bonneff tant dans l'histoire du mouvement ouvrier que dans l'histoire de la littérature prolétarienne (5), comme *acte de résistance* à la dégradation ouvrière par le travail. A ce double titre, les frères Bonneff méritaient bien cette nouvelle présentation. On aimerait d'autant plus la voir, un jour prochain, complétée par leurs monographies et leurs romans.

Florence RIFFAULT-REGOURD.

Jean Jaurès (1859-1914) « l'Intolérable », présenté par Gilles CANDAR.
Paris, Éditions ouvrières, 1984, 167 pages.

Dans ce petit volume, Gilles Candar cherche à nous présenter, par une nouvelle lecture de Jaurès, l'actualité de sa pensée. Alors que, de tous côtés, depuis le 10 mai 1981, le nom du tribun est évoqué pour expliquer, justifier, exhorter, rappeler ou tout simplement rêver, il est indispensable de faire le point sur l'esprit du jauréssisme à l'heure d'un socialisme qui est enfin passé du verbe à l'acte. D'autant plus que, de tous les « anciens » de la gauche française, Jaurès, de par la complexité, la richesse et l'évolution même de sa réflexion, est le plus facile à « récupérer ». Candar cherche certes à en finir une fois pour toutes, avec l'image, dénoncée dès 1976 par Jean-Pierre Rioux, d'un « Jaurès humaniste barbu, caution des fins de banquets et des mauvais coups, apôtre conciliant et bénisseur d'une synthèse qui profite aux plus forts, héros national qu'on n'assassinerait plus ». Ce qu'il nous propose, dans quatre chapitres de longueur et de valeur inégales, c'est la dénonciation jaurésienne de « l'intolérable » : la misère et l'injustice qui l'amènent au socialisme, sa participation aux luttes sociales, son combat contre la guerre et ses campagnes en faveur des droits de l'homme. Un deuxième volume traitera des grandes idées intellectuelles, philosophiques, esthétiques et politiques.

Comment Jaurès devient-il socialiste ? Par la foi républicaine issue de 1789, certes, et les premiers textes de Jaurès font tous, sans exception, appel aux grands principes séculaires. Mais la justice républicaine sur laquelle est construit le socialisme jaurésien ne se réalise nullement dans l'intervention d'un quelconque État bienveillant ou providence, qui trancherait, du haut de sa citadelle technocratique, en faveur des humbles et des pauvres, pas plus que dans un État ouvrier ou même socialiste, ultime vainqueur de la lutte des classes (concept dont Jaurès a toujours

(5) M. RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Paris, Albin Michel, 1974, p. 221. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, sous la direction de J. MAITRON, tome X p. 328, pour les liens avec Henri Poulaille.